

« 18 juillet 1866.

« Vous vous faites d'étranges illusions ! Votre prestige a plus diminué dans cette dernière quinzaine qu'il n'a diminué pendant la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles ; vous laissez grandir outre mesure l'insolence et la brutalité de votre plus proche voisin, vous acceptez un cadeau, et vous ne savez pas même adresser une bonne parole à celui qui vous le fait.

« Je regrette que vous me croyiez intéressée à la question et que vous ne voyiez pas le funeste danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie. C'est la *dynastie* qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis parce que telle est la vérité, que vous reconnaîtrez trop tard. Ne croyez pas que le malheur qui m'accable dans le désastre de ma patrie me rende injuste ou méfiante. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions. Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. Peut-être est-ce ma dernière lettre. Cependant je croirais manquer à une ancienne et sérieuse amitié si je ne disais une dernière fois toute la vérité. Je ne pense pas qu'elle soit écoutée, mais je veux pouvoir me répéter un jour que j'ai tout fait pour prévenir la ruine de ce qui m'avait inspiré tant de foi et tant d'affection. »

Cette lettre que l'on trouva dans les papiers de Napoléon III, en 1870, fut publiée pour la première fois à Luxembourg en 1879. (48) Elle mit la reine des Pays-Bas également en opposition avec son cousin PLOM-PLOM qui, en tant que gendre du roi d'Italie, avait été envoyé en mission auprès de celui-ci. Il est à supposer que le prince Napoléon dut, à cette occasion, fulminer contre sa cousine et contre tous ceux « qui rêvent pour l'empereur le rôle de représentant de la réaction et du cléricalisme européen à faire triompher par la force ... .. et qui doivent pousser à une alliance avec le cadavre autrichien et à une guerre contre l'Allemagne, la Russie et l'Italie ... .. » (49)

Il n'est pas à nier que les vues de la reine Sophie concordent plutôt avec celles d'Adolphe THIERS, un de ses familiers, qui constatait déjà quelques semaines avant Sadowa (3. 7. 1866) qu'il n'y avait « plus une faute à commettre », et également avec l'opinion du maréchal RANDON que « c'est la France qui a été vaincue à Sadowa. » (50)

Trois mois avant d'avoir écrit cette lettre prophétique la reine Sophie s'était trouvée à Paris « seule, comme toujours, mal guérie des amertumes d'un mariage malheureux. » Cette fois-ci cette grande dame, qui n'avait pourtant rien d'une élégante — on lui reprochait de porter toujours la même robe rouge — avait donné l'hospitalité à son frère le roi CHARLES de Wurtemberg auquel pesait aussi la couronne et qui était venu épancher son cœur auprès de sa soeur et de sa cousine, la princesse MATHILDE. (51)

Une des raisons qui aura amené si souvent la reine Sophie à Paris était le désir d'y rencontrer son fils aîné, le prince d'ORANGE qui, ayant fui la Cour des Pays-Bas, menait en la Ville-Lumière une vie plus